

LE MASQUE DE L'AMOUREUSE.

M. Jules Bois, l'auteur de l'ÉVÈNEMENT, cette synthèse étonnante des aspirations de la femme moderne, vient de mettre au jour dans des pages de vie réelle intitulées la Femme Inquiète, les douleurs, les angoisses, les luttes, les révoltes de l'ÉVÈNEMENT, son roman de la Femme Inquiète et des égarements de sa vie. Nos lecteurs liront avec intérêt une œuvre des plus poétiques de ce nouveau livre "féministe".

Je passais souvent près de la terrasse, sous la veranda aux rideaux roses qui frissonnaient sur ce délicieux coteau de vignes d'arbustes et de fleurs. Cette rilla était plus lointaine que les autres, plus près des cimes, isolée et comme rêveuse, bâtie non pas pour les hommes, mais pour le paysage, un poste d'observation appartenant sans doute à quelque poète ou à quelque romanesque amoureux qui pleurerait la fuite d'une illusion ou d'un ami délicieux. Tel était le but de mes promenades du soir. Nous avions en cette saison douce de si magnifiques claires d'étoiles ou de lune! Le mystère de la maison grandissait pour moi, car j'avais enfin aperçu, entrevu, entr'aperçu plutôt, l'habitante: une femme en effet se cachait là, derrière les volets presque toujours clos, n'apparaissant qu'à peine, à l'enlèvement de chaises et de dentelles, sur la terrasse, qu'elle parcourait d'un pas infatigable, monotone. Cependant elle s'arrêtait parfois, regardait droit devant elle, au delà des routes, très loins, vers la lue qui miroitait, nappée de bronze touchée de rayons nocturnes, ou bien elle levait la tête jusque sur les pics, où les neiges s'amassaient déjà et que les dernières brumes faisaient plus grandioses.

Une nuit fut si belle que l'inconnue ne se décida pas à rentrer. Je m'étais étendu tout près d'un buisson, j'étais caché pour elle, car un vague instinct m'annonçait que le mystère devait plaire à cette mystérieuse, et que me montrer c'était assurément la faire fuir. Elle était, vue aussi distinctement qu'il se pouvait, d'une suavité de lignes incomparable. Sa taille ondula, franche et souple, et quand son coude sur la terrasse soutenait sa tête pensive, qui, elle, restait obstinément voilée, une blancheur stellaire caressait mes regards: c'était cette chair d'art, bras, entre toute troublante et bédne.

On eût dit quelque chose de si précieux que les bijoux eux-mêmes n'en étaient plus dignes, que cette chair eût été moins amoindrie par l'or et les diamants et qu'elle valait par soi seule comme une étoile! Elle se mit à chanter. Ses lèvres, invisibles pour moi, émanèrent de maigres paroles. J'y retrouvai les ballades de Schiller et de Goethe, le roi terrible qui appelle l'enfant bien-aimé à travers les arènes du fleuve, le balai de la sorcière qui marche tout seul, et le chant du jeune chasseur qui prie sa mère de le laisser partir vers le Danger et la Montagne. Les mots rudes devenaient plus charmants que les plus tendres syllabes, ayant traversé ce gosier divin, étant allés de musique désespérée. Ah, une telle femme, je ne pouvais ainsi permettre qu'elle existât et qu'elle ne m'aimât point—j'étais alors si impatient et si jeune! Je croyais que toute beauté devait être mienne; j'imaginai qu'aucune limite n'entravait mon désir et mon cœur. Je me levai. Elle me distingua, frémit, indignée d'avoir été découverte, surprise, ayant comme la pudeur effarouchée de sa voix.

Je devais me détacher très précieusement, contre le buisson, dans la lumière de la lune. J'esquissai un grand baiser, tandis que les voiles rouges retombaient, que disparaissaient les grandes houles rondes, des milliers de gouttes brillantes, qui roulaient un instant à la surface, et fondaient leur rayon dans la clarté des lames fuyantes.

Mon plaisir fut de courte durée. Le père Grundo m'avait recommandé de guetter un écueil que nous devions avoir à un demi-kilomètre en avant, d'en approcher jusqu'à raser une certaine tour de refuge, et de tourner à l'angle droit. Je fatiguais mes yeux à deviner la nuit. Tout à coup le cri du corbeau courut sur la mer.

—La corneille rouge! dit Grundo. Attention! J'écartai la voile, pour mieux voir. A trente mètres à peine, juste en face, la tour pointait dans l'ombre.

Au sommet, perchés en rond sur la rampe de fer, une douzaine de cormorans, le bec tendu en avant, dessinaient leur silhouette sur le ciel. Plusieurs avaient une aile ouverte au vent comme un bras levé. La brume les faisait paraître immenses. Deux héros posés sur la maçonnerie de la balise, présidaient ce chaos fantastique, tandis que les vagues phosphorescentes battaient le pied de la tour comme des flammes d'incendie.

Nous tournâmes à angle droit et la chaloupe fut immédiatement enveloppée d'une obscurité si épaisse, que je ne voyais plus rien au delà de la lanterne. Nous étions sous la falaise d'un grand

saît la souple taille déjà cédée par les chaises et les dentelles, que la terrasse devenait vide et que la maison, comme un écrin, se refermait sur cet incomparable bijou humain.

J'interrogeai ça et là dans la ville: personne ne sut m'expliquer qui était cette étrangère. Personne même ne pouvait se flatter de l'avoir vue. On connaissait bien sa silhouette: mais son visage échappait, les épaisses dentelles l'avaient toujours voilé aux curiosités provinciales. Elle passait dans ce site merveilleux plusieurs mois, tantôt à une saison, tantôt à une autre, et repartait pour Paris, après s'être faite la gardienne subtile de son visage, la volontaire prisonnière de sa villa; ne franchissant ce seuil clos qu'une vieille servante à peu près sourde, dont le jargon allemand était rebelle à toute investigation. Vous pensez si un tel soin de l'épigramme devait plaire à un quasi adolescent. Je ne cessai point d'errer la nuit auprès de la villa; j'attendais dans une contemplation ardente que la terrasse se peuplât de la chère image voilée qui, cette fois, m'offensait devant ma fidélité, ne s'offensait point de ma présence, là-bas, sous la lune pâle, près du buisson. Je respirais ses paroles: les harmonies entraient comme des flèches fluides dans mes nerfs; toute son âme me semblait-il, descendait vers moi. Un soir, je crus que ses yeux ardents, à travers les dentelles, me faisaient signe d'approcher. Je vins sous la terrasse, timide et tremblant comme un pauvre! et les mains fines laissèrent tomber un peu de blanc sur ma papillonna dans l'air et que ma main arrêta...

Ce fut tous les soirs, depuis, une correspondance muette entre nous; je ramassais l'enveloppe parfumée et je laissais près du buisson, un peu caché par l'herbe, un billet où mon enthousiasme bégaissait tant il était frémissant. Je n'ai jamais écrit de telles phrases brûlantes... Songez donc que je n'avais pas vu son visage, que j'étais pris par cette voix sans pareille, et qu'un peu de blondeur transparenta malgré les dentelles, voilà tout ce que j'avais pu présenter à sa chevelure. Qui était-elle? Pourquoi son visage ne se livrait-il point? Quelle déception, quel caprice l'incitait à vivre seule ainsi, et à ne surgir le soir que pour chanter sur la terrasse?

Enfin le jour béni entre tous arriva. Elle m'accordait de la voir; je serais chez elle tout à l'heure; mes yeux boiraient la splendeur nue de ses traits; et peut-être—car sa tendresse se trahissait dans ces chères lignes—mes lèvres s'appuieraient longuement, furieusement contre les siennes... Je heurtai la mince grille vêtue de climats avec l'impatience des passionnés; quand je gravis le petit escalier, je crus défaillir. A travers la vitre de la porte, par l'interstice du rideau, je pus la voir qui elle-même venait ouvrir. J'étais devant elle, elle ne me tendit pas la main, se contenta simplement des dentelles épaisses. Le vieillard surpris plus étonné que les autres, les coups de théâtre les mieux combinés. Je reculai d'effroi, muet, éperdu. Un visage répugnant s'offrait à moi, épaiss de croûtes, aux sourcils partés, aux yeux gonflés et déteints, avec une bouche difforme et déjetée... Je ne saluai pas, je ne parlai pas, je restai abasourdi et immobile, assommé par ce spectacle improbable; puis, étouffant un cri d'horreur, je m'en fus vers la route et vers la lumière, loin de la laideur répulsive que, la connaissance pas, j'avais aimée!

Cette méaventure fut une ombre sur ma vie. Désormais je fuyais la terrasse aux rideaux roses; j'étais désolé de cette incroyable déception. Cependant la voix exquisite me maquait toujours;

une nostalgie d'elle, plus puissante que l'horreur de la laideur, me tourmentait. Je compris combien j'avais été cruel, fuyant ainsi, flagellant de mon dégoût la pauvre amoureuse qui m'attendait, espérant sans doute une insérée consolation. Des sentiments de regret et de pitié se levèrent en moi; après une nuit d'hésitations et de luttes, presque sans me l'avouer à moi-même, à l'heure coutumière, je m'avancai dans la nuit éblouissante de la lune, vers la terrasse où la voix exquisite avait chanté. La silhouette si fraîche, si jeune, si tentante, ne tarda pas à reparaître. Et je discernais qu'un frisson la parcourait toute lorsqu'elle me reconnut. Je devinais le même geste qui disait d'approcher, mais avec quelle mélancolie, avec quelle lenteur douloureuse! Je m'avancai, le cœur partagé entre la compassion, le remords et aussi l'appât de mon premier désir, précédant la révélation atroce. De nouveau, les dentelles s'ouvrirent; mais au lieu du billet ce fut—surprise!—le visage, oui, le visage, en quelque sorte, qui tomba.—Un visage fabriqué et feint, le masque menteur de difformité, d'épouvante, devant lequel j'avais fui et qui bientôt, de ses pieds, se révéla en des débris normaux de plâtre, déchet seulement d'un mauvais rêve!

Alors dans la nuit brillante de rayons je vis le clair et harmonieux visage, le véritable et délicieux visage que le masque horriblement et fou, vainement créateur d'embûches, chercheur de piège, cour trop difficile, je lus en toi! Je ne pus retienir ma colère et mon amour; je criai vers la terrasse ma prière effrénée, mon immense volonté d'arracher le pardon, de pénétrer jusqu'à elle, de la supplier, de l'embrasser, de lui chuchoter dans un baiser combien elle avait été folle de jouer ce jeu perfide... mais ses yeux se durcirent, sa lèvre frémit, et les premières paroles—les dernières aussi—que je lui entendis prononcer, tombèrent sur moi, irréparables et déchirantes.

J'aurai voulu, mon ami, que vous m'aimiez non pas pour ma beauté, mais pour mon âme, non pas pour un peu de cette chair incertaine et transitoire qui vous satisféra auprès de tant d'autres, mais pour tout ce que je cache d'instinct tendre et voluptueux en l'abîme de mon cœur... Ayant eu peut-être de la reconnaissance, vous avez épuisé ma confiance, vous avez épuisé mon espoir en de plus délicates et d'inouïes amours... Vous ressemblez donc aux autres hommes qui m'ont déjà tant fait souffrir et que je redoute!... Vous avez rompu une belle, une extraordinaire étreinte qui allait naître... Maintenant tout cela est fini... Adieu!

Et j'eus beau revenir vers la terrasse aux rideaux roses, à la même heure nocturne; le ciel s'éclaircit et de nuées, une fine pluie pénétra mes vêtements, le froid de la solitude envahit mon âme. La maison était bien close. Depuis le matin la mystérieuse était partie...

Vitalité d'une baleine.

La baleine à vapeur «Beluga», de New York, venant de la mer de Behring, a tué il y a quelque temps une énorme baleine dans les chaires de laquelle on trouva un harpon portant suivant l'usage le nom du navire auquel il appartenait, le «Montezuma», gravé sur la lame. Or le «Montezuma» était un baleinier de New-Bedford, qui fut acheté par le gouvernement américain à l'époque de la guerre de Sécession, et coulé avec d'autres vieux navires à l'entrée du port de Gaveston pendant le blocus de ce port.

Il y avait donc une cinquantaine d'années environ que la baleine parcourait les mers avec un harpon dans le corps.

Le Rédacteur des Cheveux de Hall fournit le principe nutritif qui alimente et supporte la chevelure.

PATRIA.

XXV

Mais si la Loi de la patrie—patrie française par exemple, puisque c'est celle-ci que nous avons prise pour sujet d'étude sociale et morale—doit être doublement respectée comme loi, respectée à cause de sa générosité, de sa reconnaissance des droits humains, de son esprit de liberté et d'honneur, de sa justice pour tous dans la communauté des êtres; si nul Français, de tel nom, de telle race, de telle classe ou de telle croyance religieuse ou philosophique, n'a et ne peut avoir le privilège de méconnaître cette loi, de s'en servir comme il l'entend ou de la fouler aux pieds, à sa fantaisie, selon son intérêt personnel ou sa passion, sans être coupable au premier chef et sans encourir la généralité et le châtiment qui méritent un tel mépris et une semblable violation il faut seulement, au nom de circonstances, d'ignorance ou de faiblesse qui peuvent être atténuantes, plaindre le prévaricateur ou le coupable, atténuer la rigueur de la peine et prouver que la justice a toujours un côté qui s'appelle la clémence, doit-il être et peut-il être admis, en France plus qu'ailleurs, quand le patriotisme est reconnu comme une vertu nécessaire de solidarité morale et de protection sociale, qu'une race, une classe ou une secte quelconque, par le fait de la condamnation ou du châtiment mérité de l'un des siens, Chrétien, Juif ou millonnaire, ait le droit de protestation violente, de résistance illégale, de révolte ou de révolution, de haine de colère ayant recours à tous les moyens, et ne recule point devant l'appel indirect à l'étranger, le secours à l'ennemi et le sacrifice de sa patrie ou de celle qu'elle appelle de ce nom?

Cette race, cette classe ou cette secte religieuse, si elle existait et pouvait exister, réfractaire à l'idée et au sentiment de patrie, ou n'ayant de la patrie qu'une conception sans grandeur, sans devoirs et sans vertus, n'aurait qu'à se plaindre à elle-même de la méfiance et de la suspicion dans lesquelles on la tiendrait, ne pourrait point se considérer comme persécutée sans raison ou soupçonnée sans cause. N'aurait guère le droit d'invoquer bien haut celle qu'elle reconnaît si peu, si mal, sans noblesse et sans héroïsme, sans la conscience de la réciprocité dans les devoirs.

Et cette race, cette classe ou cette secte, dans sa conduite étrange et ses actes d'un caractère singulier, ne trouverait sa justification ni dans son sang de race et d'origine, ni dans ses principes et ses dogmes de classe, ni dans ses dogmes religieux plus ou moins vrais ou plus ou moins respectables par leur ancienneté et leur cristallisation. La solidarité dans la race, la classe ou la secte n'est point une raison suffisante. Et s'il était parlé de préjugés dans une semblable question, ce n'est pas dans la patrie qu'on les trouverait, dans la patrie moderne et juste, dans la patrie des droits et des devoirs communs, dans la patrie des lois faites par tous et pour tous, dans la patrie française des franchises démocratiques, où personne ne vous demande avec le respect des lois, si vous êtes catholique, protestant, juif, philosophe ou libéral-penseur, ou le gouvernement lui-même, que l'on dit cependant infidèle, salarie libéralement les ministres de tous les cultes et de toutes les confessions, et qu'on ne s'étonne aucunement, peut-être à tort, qu'il y ait une classe de millionnaires et de banquiers hautement considérés, comme aussi peut-être, avec tous les caractères d'une race à part, une classe de marchands, de brocanteurs, de changeurs et d'intermédiaires qui semblent avoir un préjugé de mépris ou de dédain contre le travail des mains, de l'outil, du champ, de la glèbe et de la production.

Car un semblable préjugé, avec d'autres peut-être, ne serait point

de nature à simplifier et à résoudre le problème moral et social de nos temps. Il ne ferait pas facilement disparaître certaines inégalités en certaines différences que la civilisation, la justice et le christianisme ne peuvent point approuver et qui sont certainement moins équitables que dangereuses et révolutionnaires.

C'est autant dans les conditions actuelles du travail et des travailleurs, dans la misère et dans la souffrance de certaines classes, dans la fausse répartition des biens et des produits de la société, que dans le grossissement du capital juif et de son énormenté dans les mains de quelques-uns, sous l'action et sous l'influence d'une doctrine de moins en moins chrétienne et d'un dogme de plus en plus juidaique, qu'il faut voir la redoutable révolution sociale qui pourrait bien être celle de demain.

XXVI

Il ne faut pas dire, même si cela est, sans peut-être à passer pour socialiste, qu'il y a des professions parasites dans le monde, ni même des fonctions sociales qui appartiennent de droit à ceux-ci et non à ceux-là, à cause de certaines aptitudes de race ou de certains privilèges d'éducation ou d'argent; et nous ne pouvons plus admettre que respectivement sans vouloir lui donner une vie nouvelle, la civilisation égyptienne ou hindoue des castes nous condamnant fatalement à la condition et au métier de vos pères; mais alors, quand le grand interdit est levé sur le travail, sur la profession, sur la liberté des fonctions et sur la propriété, il doit s'ouvrir et presque injoindre qu'une race, n'acceptant qu'à moitié les conditions et les obligations de la plus libérale et de la plus généreuse des patries, la France ou les Etats-Unis, se retranche dans un préjugé de caste antique et s'y fortifie pour une domination dont le caractère mercantile ou financier n'a rien d'absolument démocratique.

XXVII

Cela, certes, n'est point selon la doctrine et la loi du progrès, et si nos temps modernes ont été et doivent être la réhabilitation du travail et sa glorification; il y a tout un anachronisme contre la raison et la justice, à l'heure présente, à ne point honorer le travail qui est véritablement le travail, à mépriser certaines fonctions manuelles et indispensables qui ne peuvent point être accusées de parasitisme ou d'aristocratie, à vouloir être, comme par faveur spéciale ou plutôt par confusion dans l'ordre économique, ceux qui sont les mieux rétribués tout en produisant le moins ou en dimantant sur la production des autres.

Ce n'est pas que nous voulions nier l'utilité de l'intermédiaire, de l'arbitrage, du marchand, du prêteur, du banquier et du financier, et nous nous taisons sur les opérations de la Bourse ou la morale et les mathématiques ne sont point irréprochables; mais une race qui n'aurait que des représentants de ce genre; qui aurait le mépris du travail manuel, qui ne cacherait point son dédain pour la terre et l'agriculture, qui ne pourrait pas montrer les callosités de ses mains laborieuses et bruniées par le soleil, qui ne serait que le troque, le trafic, l'échange, le prêt, la Bourse, ce qui dit l'argent, l'or, l'intérêt à plusieurs taux, la spéculation et peut-être la religion du matérielisme et de la fortune, n'aurait probablement pas toutes les qualités voulues pour une patrie et pourrait causer des inquiétudes aux patries, d'une autre loi, d'une autre foi, d'une autre croyance et d'une autre idéal. Quant à la société, faite à son image, étant l'expression complète de ses sentiments et de ses passions, elle pourrait peut-être avoir la tête d'or de la statue de Nabuchodonosor; mais nos acceptations pas sa beauté, sa justice et sa durée. Il y aurait du Veau d'or en elle, de l'idolâtrie grossière, comme à la base du Sinaï, et l'impitoyable Moïse lui-même, en descendant de la montagne où il avait entrevu un Dieu nouveau et découvert une patrie autre que celle de Jéthro le pasteur, briserait sans pi-

tié l'idole de son frère Aaron et sacrifierait sans hésitation au moins les trois mille Israélites dont parle la Bible ou le Livre.

Car Moïse, le grand législateur et le haut rêveur de la Terre ou de la Patrie-Promise, fut terrible contre les prévaricateurs et les adorateurs d'une idole informe, honteuse, n'ayant pas la conscience d'un devoir, d'un sentiment et d'une vertu, et qui—le savait-il?—prévalait longtemps dans la pensée des Juifs et des autres hommes, se redresserait un peu partout, redéviendrait un dieu d'iniquités et de mensonges, et déferait le christianisme lui-même pendant des siècles, des siècles et encore des siècles.

Qui sait quand arrivera l'heure complète du christianisme? Et n'a-t-on pas quelquefois tort, en comparant les races humaines, en les opposant les unes aux autres, en voulant les éloigner ou les rapprocher pour les besoins de sa thèse ou de sa cause, de trouver en elles des contrastes trop violents, d'en abaisser une pour relever l'autre, voire même de transformer un beau dans celle-ci ce qui est laid dans celle-là?

Nous ne sommes point des juges sans passions et sans préjugés. Ce qui est nous est beau, ce qui est autre est laid. Mais que nous soyons Juifs ou non, de cette race-ci ou de cette race-là, un peuple jeune ou vieux, parlant la langue rde ou la langue mélodieuse, n'avons-nous pas tous, plus ou moins, l'amour, le culte et l'idolâtrie de l'or; et si le Veau d'Aaron est laid, difforme, quelque peu couvert de boue, pourvu qu'il soit en or et qu'il ait les carats voulus, ne l'adorons-nous pas sans honte et ne dansons-nous pas joyeusement autour de lui?

Il importe pourtant que nous travaillions tous dans la légitimité et la moralité des œuvres, selon la loi suprême de la conscience qui n'a pas plusieurs dieux, plusieurs autels et plusieurs cultes.

La vieille légende du Juif-Erreur, d'Isaac Laquedem parcourant le monde avec ses inépuisables cinq sous et ne pouvant s'arrêter nulle part, pas même à Bruxelles en Brabant, devrait cependant être finie, et l'homme errant, sans patrie, portant son nom sur sa figure, cessant d'être mandit ou de se maudire lui-même, rentré dans les conditions de l'humanité et de la vie commune, devait bien s'arrêter et se fixer quelque part. Il doit être las de courir sans cesse, de voyager éternellement et de ne pas ressembler aux autres.

Le juif des cinq sous pourtant n'existe plus, ou s'il existe encore, ce n'est plus le juif des cinq sous et de la légende du moyen âge. Ses cinq sous de voyage errant et reprouvé, poursuivis pour les hommes et effrayant les enfants par la longueur de sa barbe, à qui l'on refusait le gîte et l'hospitalité, craignant le contact et la souillure, a maintenant ces cinq sous qui sont des millions et des millions. Il est puissamment riche à cette heure. Il possède la maison, la langue, la Bourse et le capital qui possède la terre. Lui qui, jadis, avait à peine le droit de passer sur le chemin, en chantant son nom et en volant la panure, il est le maître de ces magnifiques et longues voies ferrées par lesquelles nous circulons et auxquelles nous payons le tribut de l'inférieur ne reconnaissant. Il prête de l'argent aux rois, aux conquérants et aux gouvernements. La guerre se fait par lui et quand il le veut. Et s'il veut des titres de noblesse et des honneurs exceptionnels, il n'a pas même à les demander. La presse, qu'on dit le quatrième pouvoir dans notre société moderne, mais qui pourrait bien être le premier pour plusieurs raisons, lui appartient par le syndicat de l'or et du capital. Et si le juif, aujourd'hui voulait racheter la Judée, la Palestine, la vieille Terre Promise de Moïse et des douze tribus d'Israël, il le pourrait sans s'approuver aucunement. Le Turc peut estimer et au misérable turban la

lui vendrait sans hésitation. Mais le Juif de nos temps, bien qu'ayant conservé son nom et son caractère de race, avec sa virtualité et son type qui semblent indestructibles, n'est plus celui qui selon le saint cantique, «debat super flumina Babylonis.» Babylonien n'est plus aux Babyloniens.

Est-ce à dire que nous protestons contre cela, et ne faut-il pas reconnaître en ces choses la grande virtualité d'une race qui a eu des législateurs, qui a eu des prophètes, qui porte sa loi avec lui, qui ne veut pas la modifier, qui se refuse à l'alliance avec les autres et qui possède à un degré admirable l'esprit de solidarité parmi les siens?

Si l'œuvre juive était entièrement bonne et juste, d'une nature toujours élevée et noble, belle dans la conscience de tous, ne faudrait-il pas plutôt admirer le relèvement de tous les fronts, dans l'amour de tous les cœurs et dans la conscience de tous, ne faudrait-il pas plutôt admirer le relèvement, malgré l'imperfection de l'œuvre générale et son manque de beauté, l'esprit de solidarité qui n'a pas cessé et qui ne cesse point d'être le trait distinctif de la race semitique et qui lui donne une supériorité réelle sur les autres races divisées, séparées et qui souvent ne reconnaissent plus les leurs ou les traitent en ennemis, bien qu'il y ait entre elles la même croyance religieuse et la même foi qui devrait être sacrée et respectée?

Que ne fait-on pas, du reste, surtout quand la persécution le produit et le développe, avec cet esprit de solidarité qui survit à la persécution elle-même et qui garde en lui peut-être comme un sentiment de haine et de revanche? Et la haine plus vivace dans certaines races que dans d'autres difficilement apaisée et emportée par le temps, que le triomphe ne calme pas toujours et qui se redresse au souvenir, ne peut-elle point d'étonnantes choses, des choses devant lesquelles l'âme, passant pourtant et vainqueur de tant de préjugés, avoue sa faiblesse et confesse son impuissance? L'amour a rarement l'intensité et la durée du sentiment contraire, et ses joies, souvent le font flamber vite.

Mais ici, en passant, devant l'étonnante œuvre juive des tribus dispersées, tribus longtemps sans patrie et ne pouvant pas même dire aujourd'hui qu'elles en ont véritablement une, puisqu'elles persistent à garder leur nom dans un refugé d'alliance qu'elles maintiennent avec toute la volonté de leur race et de leur loi religieuse, ne peut-on pas se demander ce qu'aurait été l'œuvre juive des tribus non dispersées, point errantes, vivant en Judée, libres autour de Samarie et de Jérusalem, conservant la loi de Moïse dans toute son intégrité, pratiquant tous les cinquante ans, après l'appel du «yobel» ou de la corne du bélier, le Jubilé de la restitution des biens, de la remise des dettes et de l'inegalité condamnée par le législateur du Sinaï?

J. GENTIL.

L'évaluation de Scott n'est pas une «nourriture d'enfant», mais c'est l'aliment par excellence des bêtes qui ne sont pas bien nourries.

Le contenu d'une cuiller à thé mélangé avec du lait et administré toutes les trois ou quatre heures donnera les plus heureux résultats. L'huile de foie de morue avec les hypophosphites qui y sont ajoutés, ainsi que dans cette agréable émulsion, ne nourrit pas seulement l'enfant, mais aussi règle ses fonctions digestives.

Demandez à votre médecin ce qu'il en est. 50 cents et \$1.00 chez tous les pharmaciens SCOTT & BOWNE, chimistes, New York.

loulouse. Puis, de gros nuages monteront de plusieurs points de l'horizon.

—Ça va mal! dit le père Grundo en allumant une lanterne qu'il pendit au beaupeur. Voilà le calme, et nous sommes loin de la Trinité, pour sûr!

—Qu'importe? demandai-je. Vous savez tous les deux diriger un bateau la nuit, je suppose? La route vous est connue?

Ils ne répondirent ni l'un ni l'autre.

Bientôt la nuit devint noire. Les hommes prirent les avirons, et je dus prendre le gouvernail. La voile resta haute, parfois poussée par un petit souffle errant, d-rnier passage de brise, parfois molle et fouettant la mâture. Je ne m'inquiétais pas, je jouissais plutôt de cette traversée lente, dans le silence prodigieux, et de la magnificence de la mer, qui sous le ciel obscur, tendu de nuages dont une mince bande rougeâtre luisait jusqu'au couchant, s'illuminait jusqu'en ses profondeurs, et devenait de plus en plus phosphorescente. Le ciel était mort; on eût dit qu'il avait versé toute sa lumière dans l'abîme. Le gouvernail que je tenais, frémissant entre mes mains, laissait derrière lui un sillage comme une fumée d'argent, traversée d'éclairs vifs et dorés, poissons, algues, bulles d'air, je ne savais. Les rames, se levant, faisaient pleuvoir, sur

les grandes houles rondes, des milliers de gouttes brillantes, qui roulaient un instant à la surface, et fondaient leur rayon dans la clarté des lames fuyantes.

Mon plaisir fut de courte durée. Le père Grundo m'avait recommandé de guetter un écueil que nous devions avoir à un demi-kilomètre en avant, d'en approcher jusqu'à raser une certaine tour de refuge, et de tourner à l'angle droit. Je fatiguais mes yeux à deviner la nuit. Tout à coup le cri du corbeau courut sur la mer.

—La corneille rouge! dit Grundo. Attention! J'écartai la voile, pour mieux voir. A trente mètres à peine, juste en face, la tour pointait dans l'ombre.

Au sommet, perchés en rond sur la rampe de fer, une douzaine de cormorans, le bec tendu en avant, dessinaient leur silhouette sur le ciel. Plusieurs avaient une aile ouverte au vent comme un bras levé. La brume les faisait paraître immenses. Deux héros posés sur la maçonnerie de la balise, présidaient ce chaos fantastique, tandis que les vagues phosphorescentes battaient le pied de la tour comme des flammes d'incendie.

Nous tournâmes à angle droit et la chaloupe fut immédiatement enveloppée d'une obscurité si épaisse, que je ne voyais plus rien au delà de la lanterne. Nous étions sous la falaise d'un grand

écueil. La marée grondait sur les roches et secouait plus fortement le bateau et nous sentions l'odeur de goémons froissés et brisés par elle. Qu'y avait-il devant nous? La mer libre? heureusement, mais aucun de nous ne le savait au just; car, lorsque nous fumes sortis de ce chemin d'ombre et de vacarme, les deux marins se mirent à se disputer.

—C'est les Méabans que nous venons de dépasser, me dit le père Grundo pour me rassurer.

—Allons donc! interrompit le cabaretier. Les Méabans! Tas donc pas vu que nous avons dérivé? Nous sommes sous les Buissons!

—Pas du tout! A pruve que voilà le phare de la Teigneuse... —Tu t'y connais! C'est celui de Port-Navalo!

Le père Grundo qui commandait la manœuvre, voulut tarré l'opposant, et dit, d'une voix forte: —Barrez droit devant, monsieur; il n'y a plus de cailloux.

Et ils se reprirent à ramer. Mais j'avais perdu toute confiance. Je crois qu'eux-mêmes n'en avaient aucune. Le peu qui restait de vent s'envola et les deux hommes las de manœuvrer les avirons, se penchaient de temps en temps, l'un ou l'autre pour observer la couleur de la mer, et je les voyais, chacun de

son côté, secouer la tête en signe de mauvais humeur. Avancions-nous? N'étions-nous pas, au contraire, emportés en arrière par des courants comme il y en a tant et de si forts dans le Morbihan? La phosphorescence diminuait autour de nous; la nuit occupait, en plus de ciel tout entier, les eaux, qui ne laissaient plus qu'à la pointe des lames. Au bout de trois quarts d'heure, je crus entendre le cabaretier qui disait tout bas:

—Tu n'as pas voulu me croire; j'allons à notre perte!

Je demandai: —Sommes-nous en bon chemin, Grundo?

—Bien sûr, puisque je vous.... A même moment, pour la seconde fois un cri de corneille, non pas d'une seule, mais de toute une bande qui s'envolait et nous frôlait dans l'obscurité, nous fit nous dresser debout, tous trois ensemble.

—Ecueil! cria Grundo. Barrez à gauche!

J'obéis; la chaloupe entra dans l'ombre d'une énorme roche, dont la silhouette apparut vaguement et disparut, et contre laquelle nous allions nous briser. Les hommes ne ramaient plus. Ils avaient peur. Ils entendaient le roulement continu de Poëcan sur le récif invisible.

—Monsieur... —Un choc assez doux, traînant et glissant, interrompit Grundo; j'aperçus, à une petite profon-

deur, un semis de cailloux ronds, une basse de galets gigantesques, parmi lesquels nous étions engagés.

—Ce n'est rien, monsieur. La coque est solide; laissez-moi faire!

Sa voix tremblait. Pendant dix mortelles minutes, je sentis et j'entendis la morure des rochers contre la quille. Enfin, les deux avirons servant de gaffes, et s'élevèrent par la mer qui montait, nous sortimes de l'écueil, Grundo voulut parler.

—Assez lai dis-je, voilà deux fois que nous manquons de nous perdre sur les brisants. A cent mètres au large, et mouillons l'ancre!

Il se tut. Nous avançâmes un peu. Mais à peine avions-nous fait la moitié du chemin, que nos yeux, rendus plus aigus par la peur, distinguèrent une pyramide noire, plus noire que la nuit, où un peu de lumière flotta toujours.

—Qu'est-ce que c'est? Une roche? —Non, monsieur, ça vient! Gare dessus! Ohé! Qui vive!

Une gerbe de feu traversa l'espace, de la forme d'ombre, jusqu'à nous, et illumina notre avant. En même temps une voix cria: —Ronde de donane!

—Gare à tribord!" répétait Grundo. Un instant après, grâce au calme de la mer, nous étions ac-

costés par la patache des douanes de la Trinité, qui naviguait ses deux voiles en croix, pour mieux prendre le vent. Le brigadier, au fanal à la main, nous considéra un instant, et remarquant la mine dépitée du père Grundo, qui cherchait à se cacher en rabattant sur ses yeux le bord de son chapeau:

—Qu'est-ce que tu péhes donc là, Grundo? dit-il.

—Je ne pêche pas, répondit le vieux douanier d'un ton de mauvaise humeur.

J'expliquai au brigadier que nous étions perdus. Les quatre hommes qui montaient la patache partirent d'un rire sonore.

—Pardus dans la baie! Ah ça, Grundo, mon bonhomme, tu ne serais pas bon pilote? L'endroit n'est pas joli pour naviguer de nuit.

Grundo ne répondit pas. —Oh sommes-nous donc? dis-je au brigadier.

—Entre Locmariaker et les falaises de Saint-Philibert, à un mille au plus de la côte, avec des cailloux à gauche, à droite et en arrière. Si vous voulez, monsieur, partons ensemble, je vous montre la route, et, avant deux heures, nous sommes à la Trinité, ça va-t-il, Grundo?

il vint près de moi, qui m'étais couché sur un banc.

«Oh bien! monsieur, me dit-il en croisant les bras, c'est dit en oisieux à déchoier, les corneilles à bec rouge! Si nous ne les avions pas eues, deux fois, pour nous sauver! J'ai idée qu'il y a la petite mer qui couvrait la bas, qui nous a sauvés tout ça. Voyez vous, il y a cinquante ans que je les connais: ça se venge du mal et ça se venge du bien qu'on leur fait.»

—Vous connaissez peut-être les corneilles, Grundo, mais pas la baie.

Nous nous quittâmes là-dessus. Mais revenu à terre, je songeai à ce double aversissement si étrange, donné assurément par des oiseaux de même espèce, au moment même où nous étions en danger.

Et ni l'oeuf de la corneille à bec rouge, ni celui d'aucun autre oiseau ne vint plus enrichir ma collection. J'ai fermé la vitrine et ne l'ai jamais rouverte.

René BAZIN.